

### III. SCIENCES HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

---

#### **Préhistoire**

M. André LEROI-GOURHAN, professeur

Le cours du *jeudi* a porté sur *L'interprétation des structures enfouies* et a été consacré à la recherche des modalités suivant lesquelles les vestiges préhistoriques groupés peuvent faire l'objet d'une analyse de leur structure, le mot « structure » répondant au tissu de rapports significatifs qui unit les éléments d'un même ensemble topographique et stratigraphique. Ces rapports vont de la perception des groupements évidents (comme l'assemblage des vestiges qui caractérisent un foyer) à la mise en lumière de structures non apparentes comme la liaison spatiale entre les foyers et les fines lamelles de silex à bord abattu du Magdalénien récent, liaison que rien n'impose a priori et qui pourtant est susceptible d'orienter les démarches interprétatives. Sans entrer dans la discussion des différentes méthodes qui caractérisent la fouille préhistorique, il a paru nécessaire de décrire les techniques qui sont compatibles avec une analyse ethnologique des témoins structurés, les exigences de l'enregistrement des faits et les besoins d'un vocabulaire susceptible de répondre aux différentes opérations d'analyse. Ces considérations ont permis de diviser l'exposé en trois plans : la fouille, l'enregistrement, le codage, illustrés pour la plus grande partie par les recherches actuellement en cours sur le niveau IV de la section 36 du chantier de Pincevent (Seine-et-Marne).

Fouille et enregistrement sont étroitement solidaires et il a été insisté sur l'importance des opérations de décapage des surfaces archéologiques. Quoique

ces opérations aient un caractère en apparence purement technique, elles constituent pour le préhistorien l'acte essentiel de la recherche personnelle car l'image du site sur laquelle il exercera son esprit ne contiendra que ce qu'il aura mis en évidence. Le fait que le geste archéologique soit irréversiblement destructeur doit entraîner le déploiement de moyens d'étude plus importants et plus variés que ceux auxquels l'historien a coutume de recourir. L'attention a donc été particulièrement attirée sur les conditions de préparation des surfaces de sols fossiles, conditions propres à assurer au décapage des vestiges la valeur d'une opération expérimentale : protection externe du chantier permettant une exploitation de longue durée, aménagements permettant la mise en place d'un réseau topographique et stratigraphique permanent et de plates-formes assurant la dissection du sol sur de larges surfaces.

Conjointement au décapage se développent les opérations d'enregistrement qui, comme les précédentes, offrent des exigences propres à la recherche ethnologique. Une large confrontation a été faite des différentes méthodes mises en œuvre pour représenter en plan les structures d'habitat paléolithiques, notamment par les chercheurs d'Europe centrale et orientale qui, pour des raisons de nature des gisements, ont très tôt exécuté des relevés planigraphiques précis. Il est apparu que, sauf des cas rares et limités, l'analyse topographique est pourtant restée incomplète, la précision n'ayant pas été poussée jusqu'à la localisation des petits vestiges, ni jusqu'à l'analyse topographique des différentes catégories de témoins. Les raisons de la déficience générale de la micro-topographie des vestiges tiennent autant à des causes strictement matérielles (lenteur et difficultés d'exécution de relevés manuels exhaustifs) qu'au peu d'intérêt apparent qu'offre la mise sur place du moindre fragment de silex ou de la plus petite parcelle d'ocre rouge. Il suffit pourtant de considérer les résultats que donne l'analyse approfondie des témoins discrets pour se rendre compte de l'intérêt qu'une telle précision peut offrir. L'enregistrement manuel exhaustif offrant des inconvénients pratiques difficilement surmontables lorsqu'il s'agit de sites de quelque importance, les recherches méthodologiques se sont orientées vers l'enregistrement photographique.

Les plans généraux, de forme classique, assurent l'insertion du site dans le milieu géographique et les subdivisions topographiques générales par sections de 25 m de côté. Au degré suivant, le rôle de l'enregistrement se partage entre l'exécution de plans manuels simples et les prises de vues photographiques. L'unité topographique est le mètre carré figuré au 1/5<sup>e</sup> dans les documents manuels et photographiques établis sur le chantier. Les opérations manuelles se limitent à reporter au cours du décapage les menus détails apparus durant le dégagement des vestiges (traces de colorants, particules charbonneuses, très petits éclats de silex...). Ces détails sont d'une grande importance pour l'établissement des différentes régions de l'habitat, extérieur

et intérieur de l'habitation en particulier. C'est le seul plan manuel de détail qui soit exécuté sur le terrain, le reste de la topographie repose sur la prise de vue systématique de photographies verticales de chaque mètre carré et sur les points d'altitude nécessaires à la construction des courbes de niveau. Les agrandissements au  $1/5^{\circ}$  ou au  $1/2,5^{\circ}$  des vues verticales servent à l'enregistrement numérique des vestiges au moment de leur prélèvement du sol ; ils servent également à toutes les opérations d'établissement des plans d'ensemble du site et à celles de l'analyse détaillée de chaque catégorie de vestiges. Cette disposition à base photographique représente un gain de temps et d'exactitude considérables, elle assure en outre, par son caractère mécanique, la possibilité de découvrir, longtemps après, des détails qui auraient échappé à l'attention du fouilleur. Les autres opérations d'enregistrement (prises de vues obliques, procédés d'inventaire et de marquage des vestiges) n'offrent, sinon pour des détails, rien qui ne soit connu et pratiqué. Il faut toutefois mentionner la possibilité d'exécution de moulages de grande superficie qui représentent le moyen le plus sûr de conserver une image exacte des documents.

A la suite de ces leçons destinées à présenter une méthode d'établissement du « texte » archéologique, les problèmes de terminologie et de codage ont été abordés. En préhistoire typologique, on sait que le vocabulaire est chargé de termes faisant état de la fonction d'objets dont l'usage exact est, en fait, inconnu ou différent de celui que suppose leur dénomination. Ces termes (comme hache, poignard, racloir...) appliqués sans critique technologique, ont peu à peu perdu toute fonction autre que celle de symboles typologiques et la recherche de leur nature réelle s'est trouvée inhibée. Dans l'observation des structures, les mêmes tendances à l'interprétation prématurée se sont manifestées. C'est ainsi que la dénomination de « foyer » a été étendue sans distinction à tout groupement de déchets charbonneux qui apparaissent dans les coupes de terrain sous forme de lentilles plus ou moins épaisses ou se manifestent sur les décapages comme des taches noires plus ou moins étendues. L'analyse minutieuse de différents cas fait apparaître qu'on a souvent dû confondre les foyers vrais dans lesquels la combustion s'est déroulée, avec les curages des mêmes foyers, ou avec les amas de détritiques provenant des nettoyages domestiques. Or la distinction est importante car dans un cas, le foyer comme centre présumé des activités domestiques peut être inclus dans le périmètre de l'habitation (tente ou hutte), alors que les amas de déchets et les curages de foyers occupent presque à coup sûr un espace qui a été extérieur à l'habitation ; de sorte que l'assimilation de toute tache de charbon à un foyer prive de la possibilité de distinguer le « dedans » du « dehors ». Il est par conséquent nécessaire de demander au vocabulaire d'être à la fois rigoureux et souple et de répondre sans ambiguïté aux besoins du code. Il a été souligné à ce propos les risques d'un vocabulaire qui prétendrait posséder une valeur universelle, d'un glossaire passe-partout

dans lequel le fouilleur irait puiser l'explication de ce qui est sous ses yeux, alors qu'il doit s'agir d'une source de détermination non équivoque des structures déjà rencontrées en d'autres sites et d'une provocation à la recherche des traits qui n'ont pas encore été observés.

Le cadre systématique doit montrer une autre exigence, celle de distinguer formellement ce qui est l'*identité* du témoin, sa *situation* dans un ensemble structuré et les hypothèses qui peuvent être formulées sur sa *fonction*. Cette nécessité méthodologique suppose au moins trois paliers dans la constitution de l'information : celui où l'on traite le témoin individualisé, celui où il apparaît serti dans un ensemble significatif et enfin celui de l'interprétation.

Au premier palier, le témoin (minéral, animal ou exceptionnellement végétal) est identifié dans sa nature, dans sa forme, et dans son état : par exemple renne-métacarpien gauche-épiphyse proximale et diaphyse-fendue en long. Cette détermination n'est pas une simple construction taxonomique qui constituerait une fin en soi, mais la nourriture d'un code dont tous les termes doivent pouvoir permuter pour rendre possible le développement de l'interprétation : identification du « renne » comme source d'information écologique et climatique, « métacarpien » comme témoin d'une certaine forme de démembrement de l'animal, « gauche » comme unité dans le calcul du nombre d'animaux consommés par les chasseurs, « brisé en long » comme information sur les pratiques alimentaires (consommation de la moëlle) et toute autre combinaison susceptible d'apparaître comme significative. Jusqu'à ce point le témoin n'a pas repris sa place dans l'ensemble organisé du site : la confrontation topographique permet de tester chacun de ses caractères par rapport à la surface habitée, cette confrontation conduit à constater que la répartition des métacarpiens sans épiphyse distale est solidaire de celle des métatarsiens de même condition, que les épiphyses distales ont une répartition analogue, que les uns et les autres sont pratiquement absents des surfaces considérées par d'autres voies comme répondant à l'espace couvert par l'habitation elle-même.

La recherche d'un second degré d'orientation ethnologique a conduit à considérer, dans le périmètre d'un ensemble exhumé, les témoins comme répondant à trois catégories différentes : — les témoins bruts comme peuvent l'être des blocs de pierre ou des os de mammoth entiers sur lesquels aucune action humaine n'est apparente. La considération des liens topographiques entre de tels vestiges est la seule voie pour démontrer par exemple leur rôle comme matériaux dans une construction ou leur intrusion naturelle, ce qui, dans un cas et dans l'autre, est de conséquence importante pour l'interprétation du site ;

— les témoins modifiés, c'est-à-dire ceux qui ont subi une action humaine sensible, sans qu'il y ait à proprement parler d'intention de façonnage. Dans

cette catégorie apparaissent d'abord les sols fréquentés, marqués par leur tassement ou par le polissage de la partie supérieure des pierres qui peuvent y être insérées. Les petits blocs ou les plaquettes qui peuvent avoir subi l'action du feu font également partie de cette catégorie de documents dont le lot principal est généralement constitué par des restes osseux fracassés dans une intention alimentaire.

A ce propos, il a été fait état des hypothèses sur l'utilisation par l'homme d'un outillage constitué par des éclats d'os sommairement aménagés (industrie ostéodontokératique de Dart). Indépendamment des confusions qui ont été faites entre des os fracturés par détérioration naturelle et des produits du façonnage par l'homme, il a été souligné que la fragmentation des os à des fins alimentaires, en particulier des os de grands animaux, est normalement réalisée en appliquant les percussions en des points bien déterminés et dans un ordre précis. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer dans les amas de déchets osseux des éclats de forme stéréotypée, pouvant suggérer l'existence d'un outillage volontaire. Il est vraisemblable et même probable que dans les moments les plus reculés de la préhistoire et dans des régions où les pierres propres à fabriquer des tranchants faisaient défaut, l'homme ait tiré parti des éclats d'os d'origine alimentaire. Il n'en reste pas moins que cette « industrie » demeure étrangement stationnaire pendant tout le cours du Paléolithique, jusque et bien après le développement d'objets d'os indiscutablement façonnés. Cette constance dans la typologie de l'os utilisé s'explique bien s'il s'agit d'un processus d'acquisition alimentaire, stabilisé très tôt et se poursuivant sans modification ; elle s'explique mal si l'on considère qu'il s'agit du façonnage d'outils alors que parallèlement l'industrie de pierre modifie et adapte ses formes dans un mouvement d'évolution progressive. La notion de témoin modifié paraît utilement s'appliquer à une large catégorie de témoins dont l'analyse critique n'a encore été qu'ébauchée ;

— les témoins façonnés correspondent à des objets auxquels une forme appropriée à l'usage a été imprimée par l'homme. La catégorie du façonnage inclut à la fois les produits de la fabrication et les déchets de silex ou de matière osseuse qui jouent un rôle parfois plus important que les objets eux-mêmes dans l'élucidation des techniques ou de l'organisation de l'espace habité.

La dernière partie du cours a été consacrée à la constitution des documents propres à faire ressortir les groupements significatifs. La section 36 de Pincevent, dont 400 m<sup>2</sup> ont déjà été exhumés, livrant au moins trois nouvelles habitations centrées chacune sur un foyer à cuvette bordée de pierres, a été prise comme terrain de démonstration. Chacun des thèmes du code des témoins a fait l'objet d'une cartographie séparée préparant la synthèse interprétative. Les axes de recherche principaux qui se sont dégagés dans une première confrontation des matériaux sont relatifs aux limites de

chacune de ces habitations, à la mise en place des zones de logement proprement dit, aux points où s'est déroulé le travail de la pierre et celui des ramures de renne, aux amas de restes ménagers, aux rapports de simultanéité ou de succession des trois habitations, à la durée et la saison d'occupation du site par les chasseurs magdaléniens. Comme c'est la première fois qu'un ensemble paléolithique aussi vaste est traité exhaustivement, il a paru nécessaire, avant d'aborder l'interprétation, de donner un exposé substantiel des méthodes.

Le cours du *vendredi* s'est proposé, en abordant *l'analyse méthodique de l'art préhistorique*, de définir les grandes lignes de l'exploitation des œuvres d'art préhistoriques comme source d'information sur le comportement technique et l'idéologie de leurs auteurs. Partant du fait que les travaux dans lesquels on tente de déterminer les auteurs des œuvres, l'âge de ces dernières et leur signification sont extrêmement nombreux et que par contre il a très rarement été tenté de définir les tenants techniques du phénomène figuratif lui-même, il a paru intéressant d'aborder un tel problème. Le choix du domaine à traiter dans les leçons de cette année a été commandé par le souci de disposer d'une base documentaire assez vaste pour assurer les grandes lignes d'un classement systématique, base toutefois suffisamment homogène pour apporter la sécurité des exemples par leur répétition. C'est ainsi qu'a été choisi « l'art pariétal et rupestre » centré sur l'Europe occidentale, mais étendu dans sa prospection à l'ensemble de l'Eurasie septentrionale.

L'art pariétal et rupestre intéresse une catégorie très générale d'œuvres englobant l'ensemble des représentations gravées, peintes ou sculptées sur les parois de grottes et d'abris (cas le plus fréquent pour l'art paléolithique), mais aussi sur des roches ou des dalles isolées ou groupées en plein air (cas le plus fréquent pour l'art post-glaciaire). La diversité dans la nature et la forme du support des œuvres permettant de déterminer l'influence de la surface décorée sur les représentations qu'on y rencontre, la recherche a inclus par confrontation des sujets qui ne sont pas proprement rupestres, comme les figures exécutées sur les supports des mégalithes (dolmens et allées couvertes) ou sur des blocs intentionnellement érigés (menhirs ou stèles). Ces derniers monuments offrent en particulier de bons éléments pour établir les transitions entre les représentations à plat et la sculpture en ronde-bosse. Les matériaux, certes nombreux mais non démesurés dans leur quantité, répartis en deux volets chronologiques (paléolithique : -30.000 -8.000 et post-glaciaire : -7.000...) permettent de faire jouer la recherche des contrastes entre les modes de représentation du Paléolithique et ceux de la première sédentarisation agraire.

Le choix des arts pariétaux et rupestres plutôt que celui des arts mobiliers tient à des raisons précises. Plus qu'aucun autre domaine pré ou proto-

historique, l'art pariétal et rupestre a été exploité par besoin d'expliquer. De très nombreux chercheurs ont cédé à la tentation d'interpréter d'emblée des assemblages de figures entre lesquelles l'esprit pense facilement découvrir un lien significatif. Devant les surfaces couvertes d'animaux, de personnages ou d'objets, l'observateur subit inconsciemment l'effet esthétique que lui procure l'assemblage des figures, mais il ne l'analyse pas comme tel : il saute directement à l'interprétation chronologique et idéologique. C'est ce plan profond (qui vient d'être qualifié d'« effet esthétique » par simplification) qu'il a paru intéressant d'aborder de façon concrète à travers les arts qui ont accumulé leurs œuvres, pendant des millénaires, à la surface de la pierre. Une seconde raison est venue renforcer la première : à l'inverse des objets d'art mobilier qui ont perdu les liens qui les unissaient à leur entourage matériel, les œuvres pariétales assurent un donné documentaire complet : on y retrouve, comme dans les structures enfouies, les mêmes problèmes d'identité, de situation et de fonction.

Dans le plan projeté pour l'ensemble sur l'art préhistorique, deux divisions progressives sont prévues : 1° les techniques d'exécution et l'analyse du champ figuré, 2° l'analyse figurative et la synthèse stylistique. Les leçons de cette année ont permis d'exposer la première partie du plan : problèmes de méthode et étude de l'exécution des œuvres.

Deux questions ont paru devoir retenir plus particulièrement l'attention : celle d'un contraste éventuel entre l'art paléolithique, œuvre d'hommes qui ont vécu en économie de prédation, et l'art post-glaciaire, issu pour une large part des premiers agriculteurs et pasteurs, voués à une économie de production. La seconde question est celle de la convergence figurative qui fait, par exemple, qu'il est encore impossible de définir la nature des rapports unissant les ensembles gravés d'élans et de barques de l'Europe arctique et les ensembles des mêmes sujets en Sibérie méridionale. Hors de tout élément de jugement historique, ils apparaissent liés en un faisceau de caractères peut-être purement externes : mêmes animaux, mêmes barques, exécutés suivant la même technique à peu de chose près dans le même style. Si la question de la convergence éventuelle de représentations unies à un certain milieu naturel et à une certaine formule culturelle, mais sans contacts historiques se pose clairement, le phénomène inverse, non moins important, de la divergence est plus difficile à établir. Au passage d'un milieu écologique à l'autre, soit dans le temps soit dans l'espace, les ensembles figurés peuvent avoir changé de symboles animaux sans que le contenu idéologique des figures soit modifié. C'est ainsi que l'art post-glaciaire de l'Europe arctique peut paraître, avec ses multiples représentations de rennes, l'héritier de l'art paléolithique des régions actuellement tempérées (ce qui ne pose que l'alternative entre les liens historiques et la simple convergence) alors qu'au sud, dans le bassin méditerranéen, l'évolution peut avoir pris un caractère diver-

gent, du fait de la transformation climatique, et, dans ce cas, il ne reste plus de moyens directs pour établir une éventuelle liaison historique. Les taureaux de Çatal Huyuk et de Crête sont-ils dans la forme comme dans le contenu les lointains héritiers des aurochs de Lascaux ? C'est une question qui ne peut que rester sans réponse dans sa formulation présente. Mais il n'est pas impossible que l'analyse des figures incluses dans des ensembles aboutisse à un schéma de construction suffisamment détaillé pour apporter les éléments d'une interprétation réelle.

La seconde partie du cours du *vendredi* a été consacrée aux techniques d'exécutions des œuvres : gravure au trait, sculpture, piquetage et peinture. De l'examen approfondi d'œuvres paléolithiques et post-glaciaires, il est apparu un certain nombre de traits de différenciation bien marqués. L'art paléolithique, pour les techniques par soustraction de matière, montre au moins depuis le Solutréen une cohérence technique tout à fait remarquable : toutes les transitions peuvent exister depuis le trait de gravure simple jusqu'au bas-relief, en passant par l'arrondi volontaire du bord interne du trait gravé, qui suscite un effet de bas-relief dont plusieurs figures de Font-de-Gaume ou des Combarelles offrent des exemples saisissants. L'expression des volumes semble avoir beaucoup plus préoccupé les Paléolithiques que les exécutants des temps post-glaciaires. De nombreux exemples ont montré que l'utilisation des reliefs naturels (paroi bombée constituant un flanc, arête d'un bloc utilisée pour figurer une ligne dorsale, coulée de stalactite intégrée comme pattes) relevait du même ordre de préoccupation qui paraît être développé surtout pendant la phase magdalénienne de fréquentation des cavernes profondes, aboutissant à une incorporation poussée du support pariétal dans la figuration. Rien de tel ne se manifeste dans l'art post-glaciaire où la gravure par incision ne conduit pas à la recherche de volume et où la grande majorité des œuvres est exécutée par piquetage, procédé pratiquement inexistant au Paléolithique sinon pour quelques œuvres très anciennes. On peut noter, incidemment, que l'apparition de la gravure piquetée coïncide avec l'apparition du travail des roches non clastiques par piquetage, dans la confection en particulier des lames de haches. Du point de vue purement technique et du moins pour l'Europe, gravure paléolithique et gravure post-glaciaire divergent donc considérablement. Cette divergence intéresse, pour une part importante des œuvres paléolithiques, l'attitude de l'artiste vis-à-vis du support des figures.

Pour la peinture, la distinction numérique entre paléolithique et post-glaciaire est formelle : en Europe, sauf en Espagne levantine, la peinture rupestre post-glaciaire est presque inexistante. Les raisons de cette carence sont largement fondées sur le fait que les hommes des temps post-glaciaires ont rarement fréquenté les profondeurs des cavernes et que leurs surfaces à décorer étant constituées essentiellement par des abris sous roche ou des

blocs isolés, les peintures éventuelles ont été éliminées par les intempéries. La peinture paléolithique, pour les œuvres exposées à la lumière du jour, n'a certainement pas connu un sort meilleur, mais heureusement celles qui ont été exécutées dans l'obscurité des cavernes sont parvenues jusqu'à nous. Beaucoup, parmi ces peintures, quoique apparemment intactes, ont subi des altérations de surface au cours de plus de dix millénaires d'exposition à l'atmosphère, ces altérations rendent difficile de déterminer le mode d'application des pigments autrement que de façon relative. A la diffusion à l'échelle microscopique et éventuellement à la chute d'une partie des particules colorées vient s'ajouter, pour les œuvres au trait, la possibilité de parvenir au même résultat par plusieurs procédés différents. Des diverses hypothèses qui ont été formulées, en particulier par l'abbé Breuil, sur les outils du peintre (doigt, bâtonnet écrasé à un bout pour en faire un pinceau dur, « craie » constituée par un morceau d'ocre ou de manganèse taillé, pinceau de poils) et de l'examen de celles des peintures dont le trait peut fournir encore des indications sur la technique, il paraît se dégager une première distinction entre les figures au trait continu et celles exécutées par ponctuations plus ou moins jointives ; le choix du procédé est souvent déterminé par la nature du support (paroi lisse ou plus ou moins grenue). Dans chacun des procédés, on rencontre la même série de caractères d'application, c'est-à-dire vraisemblablement la même gamme d'outils, les uns rigides (« craie », doigt, bâtonnet), les autres souples (pinceau, tampon). Les figures de la Rotonde et du Diverticule de Lascaux posent un problème d'exécution particulier : l'application de taches à bords flous, jointives ou espacées que H. Breuil a interprétées comme le résultat d'un procédé de « peinture au pistolet », par projection des pigments en poudre soufflée ou en pâte crachée sur la paroi. Il semble que le procédé employé ait été simplement le pochage avec une « brosse » ronde, chargée de poudre colorante se fixant sur la paroi humide. Il semble bien aussi que pour certains contours exécutés suivant cette technique, on ait utilisé des caches mobiles, permettant d'arrêter les taches contiguës sur un bord vif, pour tracer, par exemple, la ligne d'une encolure.

La variété des techniques du peintre paléolithique sollicite l'étude de l'influence du procédé sur le style des figures et, le cas échéant, le développement chronologique de l'un et de l'autre. Plusieurs exemples, empruntés soit à des œuvres de même style mais de technique différente (Covalanas, Ebbou, La Pasiega) ou de même technique mais de style différent (Lascaux, Rouffignac) montrent que l'emploi de la gravure, de la peinture au trait continu ou ponctué, du pochage, n'exerce aucune influence notable sur la flexibilité de l'arabesque, non plus d'ailleurs que la nature du support qui n'intervient que pour le choix du procédé. Ces faits indiquent simplement qu'à partir du Solutréen supérieur au moins, la maîtrise des différents procédés était assez poussée pour que les caractères de style n'aient pas été

influencés par la technique. L'étude du modelé conduit à des réflexions similaires : qu'il soit obtenu comme à Lascaux ou à Font-de-Gaume par un pochage qui fait jouer les volumes par gradation de l'intensité de la couleur ou par des hachures parallèles comme à Niaux, le modelé est plus lié à la nature du support qu'au style proprement dit.

De la confrontation strictement technologique de l'art paléolithique et de l'art post-glaciaire se dégage déjà la perception d'une attitude très différente par rapport au support et au mode de représentation : l'homogénéité et la richesse des procédés paléolithiques dans l'expression du volume, aboutit à la fois au développement du bas-relief en zone éclairée et, dans les zones obscures, à la recherche d'expression du volume par différents artifices empruntés à la gravure et à la peinture, pour atteindre, lorsque l'occasion s'en présente, jusqu'à l'incorporation des reliefs naturels dans l'œuvre. Ce dernier fait, qui entraîne en quelque sorte la caverne dans le dispositif symbolique des représentations, constitue l'un des points qu'il sera intéressant d'approfondir.

#### DISTINCTIONS

Renouvelé comme membre du Comité permanent du Conseil supérieur de la Recherche archéologique.

#### PUBLICATIONS

— *Leçon inaugurale de la Chaire de Préhistoire au Collège de France le 5 décembre 1969* (1970, 32 p.).

— *Les rêves*. Dans *La France au temps des mammouths*, Paris, Hachette, 1969 (Collection *Âges d'or et réalités*, p. 187-203).

— *Notice archéologique sur le site de Pincevent près Montereau (Seine-et-Marne)* [Livret-guide de l'excursion A2 du 8<sup>e</sup> Congrès de l'I.N.Q.U.A., Paris, 1969, p. 59-61].

#### TRAVAUX ET MISSIONS

— Direction du chantier de fouilles de Pincevent (Seine-et-Marne) du 1<sup>er</sup> mai au 29 juin, puis du 1<sup>er</sup> août au 17 septembre 1969.

— Participation au Congrès de l'I.N.Q.U.A., 29 août-5 septembre 1969.

— Edition de *Gallia Préhistoire*, t. 12, 1969, 508 p., et un volume de supplément.

— Rapporteur de 3 thèses d'Etat, 4 thèses de 3° Cycle, 1 thèse d'Université, participation à un jury de 3° Cycle.

*Travaux de l'E.R.A. n° 52 (Ethnologie préhistorique) :*

— Chantier archéologique de La Chaussée Tirancourt, Somme (Cl. Masset), juillet-août 1969 ;

— Chantier archéologique des Tarterets, Essonne (M<sup>me</sup> B. Schmider), avril-mai 1970.

— J. GARANGER : participation au « Symposium in Prehistoric Culture History » organisé par la Wenner Gren à Singatoka (Fidji). Communication sur « Incised and relief pottery, its chronology and development in South-Eastern Melanesia, extra areal comparisons ».

— M<sup>me</sup> Arl. LEROI-GOURHAN : mission au Liban, juillet-août 1969. Participation au 8° Congrès de l'I.N.Q.U.A., septembre 1969. Communication sur : « Dénominations des oscillations würmiennes ».

— M. BREZILLON : participation au colloque sur la typologie des industries lithiques du Proche-Orient, Londres, septembre 1969.

#### PUBLICATIONS

M. BREZILLON, *Dictionnaire de la préhistoire* (Paris, Larousse, 1969).

M. BREZILLON et G. BAILLOUD, *L'hypogée de L'Homme-Mort à Tinquaux (Marne)* [*B.S.P.F.*, 65, n° 2, 1968 (1969), p. 479-494].

M. GIRARD, *Analyse pollinique de l'Hypogée de L'Homme-Mort à Tinquaux (Marne)* [*B.S.P.F.*, 65, n° 2, 1968 (1969), p. 498-503].

M. GIRARD et J. RENAULT-MISKOVSKY, *Pollens fossiles quaternaires vus au microscope électronique à balayage (Science progrès découverte, 3418, 1970, p. 79-89).*

Arl. LEROI-GOURHAN, *Dénomination des oscillations würmiennes (Bull. de l'A.F.E.Q., 1968 (1969), 4, p. 281-287).*

Arl. LEROI-GOURHAN et J.L. VERNET, *Etude botanique de résines de l'étang*

de Mauguio (Hérault) [*Ann. Soc. d'Hort. et d'Hist. nat. de l'Hérault*, 109, I, 1969, p. 32-36].

Arl. LEROI-GOURHAN, *Pollen grains of Gramineae and Cerealia from Shanidar and Zawi Chemi (The domestication and exploitation of plants and animal*, Londres, 1969, p. 143-148).

Th. POULAIN-JOSIEN, *Temple gallo-romain de Belbèze en Comminges (Haute-Garonne). Etude de la faune* [*Celticum XVI*, Ogam, 114, 1967 (1969), p. 119-126].

— *Etude des os recueillis au Payré, commune de Loubillé (Deux-Sèvres)* [*Bul. Soc. hist. et sc. des Deux-Sèvres*, 1, n° 2, 1968 (1969), p. 193-198].

— *Vestiges de faune provenant d'un groupe d'inhumations, cimetière d'Etréchy (Cher), IV<sup>e</sup> s.* (*Cah. d'arch. et d'hist. du Berry*, 1969, 16, p. 10-14).

— *La faune de l'Hypogée de L'Homme-Mort à Tinquieux (Marne)* [*B.S.P.F.*, 65, n° 2, 1968 (1969), p. 479-504].

— *Etude de la faune* [*La villa gallo-romaine de Montmaurin (Haute-Garonne)* par G. Fouet, Paris, 1969, p. 317-329].

— *Expertises ostéologiques* (RACF, 1969, 8, p. 131-132).

— *Station néolithique d'Escanin 2 (Les Baux, Bouches-du-Rhône). Etude de la faune (Sondage de l'Abri)* [*Cahiers rhodaniens*, 13, 1966 (1969), p. 100-103].

B. SCHMIDER, *Contribution à l'étude du Périgordien supérieur de La Rochette (Dordogne)* (*Gallia Préhistoire*, 12, 1969, p. 259-271).

M. SCHMIDER et J.P. MICHEL, *Le gisement paléolithique des Tarterets (Livret-guide des excursions du Congrès de l'INQUA, 1969, 2 p.)*.

B. SCHMIDER et F. CHAMPAGNE, *Note préliminaire sur le gisement paléolithique supérieur des Tarterets à Corbeil (Essonne)* (*B.S.P.F.*, c.r.s.m., 1, 1970, p. 17-24).